



L'Ambassadeur

N° 2022-0206362

Prague, le 28 avril 2022

Cher Professeur Kyloušek,

C'est avec un immense plaisir que je joins ma voix à celles qui célèbrent votre anniversaire.

La France a en vous un grand ami : les liens, déjà anciens, forgés avec notre pays, à l'occasion de vos études secondaires au Lycée Carnot de Dijon puis de vos études universitaires à l'Université Masaryk se sont renforcés lors de vos nombreux séjours académiques en France. C'est également avec cet autre grand pays de la francophonie qu'est le Canada que vous avez su tisser une relation durable, et qui fait de vous l'un des meilleurs spécialistes de la littérature canadienne francophone.

Je tiens ici à saluer votre investissement et votre remarquable contribution au rayonnement de la littérature française et francophone qui font de vous l'une des figures centrales de la francophonie universitaire en Europe. En tant que membre fondateur et premier président de l'association Gallica, vous avez activement contribué à la renaissance des études françaises en République tchèque à partir des années 2000 ainsi qu'à la naissance d'un réseau académique solide et efficace au sein des pays du groupe de Visegrad, en particulier avec la Pologne.

La jeune génération d'universitaires des départements d'études françaises de République tchèque et d'Europe Centrale vous doit beaucoup, notamment celle des doctorants pour lesquels vous avez tant œuvré. L'Ambassade de France vous est également très redevable également, elle qui bénéficie depuis 20 ans de votre expertise et de votre soutien inconditionnel dans la mise en œuvre de ses programmes phares que sont les bourses de mobilité et les prix scientifiques.

Je tiens donc à vous exprimer toute ma reconnaissance pour votre engagement au service de la francophonie universitaire en République tchèque et plus largement en Europe Centrale et vous adresse tous mes meilleurs vœux pour votre anniversaire.

Je vous prie d'accepter, cher Professeur Kyloušek, l'expression de ma haute considération.

Bien cordialement,

Alexis DUTERTRE

M. Petr Kyloušek
Université Masaryk

Embassy of Canada



Ambassade du Canada

Ayesha P. Rekhi
Ambassadrice
Ambassade du Canada
Ve Struháč 95/2
160 00 Praha 6

Le 1er avril 2022

Prof. Petr Kylvoušek
Université Masaryk à Brno

Cher professeur Kylvoušek,

C'est avec un grand plaisir que je vous envoie mes meilleurs vœux pour votre anniversaire.

Le Canada apprécie fortement votre contribution énorme au développement des études canadiennes en République tchèque et en Europe au sein de l'Association d'Études Canadiennes en Europe Centrale et à l'Université Masaryk à Brno. Vous avez toujours travaillé sans cesse à approfondir les liens entre les universitaires et les étudiants de nos pays.

Permettez-moi de vous souhaiter beaucoup de succès et de l'énergie dans votre travail et vie privée dans les années à venir. Le Canada a en vous un grand ami et je vous en remercie.

Veuillez recevoir, cher Monsieur, mes salutations distinguées.



Ayesha Rekhi
Ambassadrice du Canada

Canada^{ca}

MES RENCONTRES AVEC PETR KYLOUŠEK

Milan POL

Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université Masaryk dans les années 2014-2022

J'ai commencé à travailler plus étroitement avec le professeur Petr Kylaoušek il y a huit ans. C'est alors que nous nous sommes rencontrés (on ne peut dire affrontés, j'avais affaire à un vrai gentleman) lors de l'élection du Doyen. J'ai vite compris que, au cas où je gagnerais, cela serait vraiment dommage de manquer l'occasion de travailler plus étroitement avec quelqu'un comme ce collègue et professeur. Donc, bien avant l'élection, je lui ai proposé le poste de premier Vice-Doyen dans mon équipe. Le professeur a accepté, m'offrant réciproquement le même poste dans la sienne.

Au cours des huit années suivantes, j'ai pu réaliser à de nombreuses reprises à quel point cela avait été une bonne décision. J'ai eu l'occasion d'apprendre beaucoup de choses de Petr Kylaoušek. À côté de moi travaillait un collègue presque toujours de bonne humeur, fiable, amical, respectueux des principes, modeste, ayant une renommée mondiale, une excellente compréhension de notre profession, un sens de l'humour subtil et une compréhension patiente des choses ordinaires de la vie. J'ai tout particulièrement apprécié son soutien ferme dans des situations qui risquaient de déboucher sur un malentendu, voire un conflit ouvert.

Je suis sûr que, au sein de notre équipe, qui a dirigé la Faculté des Lettres de l'Université Masaryk pendant huit ans, le Vice-Doyen Petr Kylaoušek jouissait d'un grand respect de la part de tous. Nous avons compris quelle grande personnalité nous avions l'honneur d'avoir comme compagnon, collègue et coéquipier.

Du fond du cœur, je voudrais souhaiter au Professeur Kylaoušek un joyeux anniversaire. J'espère qu'il a devant lui encore de nombreuses années d'une vie intéressante, tant personnelle que professionnelle, en compagnie de collègues qu'il apprécie.

TENTATIVE D'ÉPUISEMENT D'UNE VIE ACADÉMIQUE POUR UNE BIBLIOGRAPHIE POSSIBLE DE PETR KYLOUŠEK

Petr DYTRT

Vice-Doyen chargé des Relations Internationales à la Faculté des Lettres, Université Masaryk, et ancien Directeur de l'Institut des Langues et Littératures Romanes dans la même institution

Né le 7 juin 1952 à Prague, le jeune Petr Kyloušek commence assez vite à avancer à grands pas assurés vers une carrière académique fort prometteuse. Diplômé du lycée Carnot de Dijon (il est inutile de souligner que toute une liste d'éminents chercheurs, intellectuels et hommes politiques tchèques et slovaques ont fait leurs études dans cette prestigieuse école), le futur chercheur étudie d'abord le français et le latin – base indispensable pour un romanisant de sa génération – auxquels s'ajoutent par la suite l'italien et, enfin, la philologie tchèque – ce qui lui permet de poser un socle solide pour construire par la suite une carrière de chercheur, enseignant et traducteur. Enfin, Petr Kyloušek est aussi devenu parrain de plusieurs générations de chercheurs dans le champ des littératures française et franco-canadienne.

Sa carrière d'homme de lettres commence à Nîmes, où il enseigne leur langue maternelle aux étudiantes tchèques accueillies par le lycée Alphonse Daudet qui a joué, durant plusieurs décennies, tout comme le lycée Carnot de Dijon, un rôle spécifique dans la formation d'élèves tchèques et slovaques venus dans le cadre des accords culturels entre la France et la Tchécoslovaquie. Après son retour au pays natal, en 1984, il travaille comme enseignant au lycée de Kyjov. Or, avant de pouvoir réaliser pleinement ses rêves dans le domaine académique, le jeune romaniste doit faire face à des obstacles mis sur son chemin par le régime qui l'empêchent de poursuivre ses activités à l'Institut des Langues et Littératures Romanes de l'Université Masaryk de Brno : jusqu'à la chute du régime communiste, entre 1986-1990, il ne peut enseigner qu'au lycée professionnel de gastronomie de Brno, ce qui est sans aucun doute un épisode moins gratifiant pour ce jeune chercheur doué. Ce n'est qu'à partir de 1990 qu'il peut enfin espérer être promu au rang des chercheurs universitaires. Entre 1992 et 1994, il occupe le poste de maître de conférences en langue et littérature tchèques à l'INALCO de Paris où il prépare sa thèse de doctorat, consacrée à l'œuvre romanesque de Michel Tournier, qu'il publiera par la suite, en 1994, sous le titre *Le Roman mythologique de Michel Tournier*. À partir de ce moment, la carrière de ce chercheur de premier plan ne cessera de monter en flèche : maître de conférences à partir de 1994, HDR en théorie et histoire de la littérature française en 1998 et, enfin, il est titularisé professeur en littératures romanes en 2006. Dès 2008, le professeur Petr Kyloušek est membre du Conseil scientifique de l'Université Masaryk de Brno et, entre les années 2014 et 2022, il exerce la fonction de Vice-Doyen chargé de la Recherche et des Études Doctorales à la Faculté de Lettres de cette université. En effet, il est inutile d'ajouter que très peu d'actions et d'événements dans le domaine des études françaises, voire

romanes, se passent sans sa précieuse contribution. Parmi celles-ci, il faut mentionner en premier lieu la création de l'association des enseignants universitaires de français tchèques, Gallica, en 2000, dont il est l'un des principaux fondateurs et où il jouera un rôle clé pendant les premières décennies de son existence.

Entre temps, l'inépuisable énergie de Petr Kyloušek – qui se traduit non seulement par les innombrables publications à son compte, mais aussi par toute une liste de doctorants dont il a largement aidé à mener à bien leur premier projet de recherche, sous la forme d'une thèse de doctorat – contribue à faire de l'Institut des Langues et Littératures Romanes de son *Alma mater*, où il professe et dont il devint le directeur en 1997, un centre de recherche et de formation de prestige et un repère dépassant, de loin, l'espace centre-européen. En tant que président de Gallica (2000-2003) puis membre de son comité directeur (2003-2006), il a contribué au développement des études doctorales et à l'organisation de séminaires doctoraux internationaux. En 2002, le professeur Kyloušek a été nommé Chevalier de l'Ordre des Palmes académiques de la République française.

Parallèlement, il s'est impliqué dans le développement des études canadiennes en République tchèque, notamment dans le domaine de la francophonie canadienne. En tant que membre de l'Association Internationale des Études Québécoises et grâce à son travail au sein du conseil d'administration de l'Association d'Études Canadiennes en Europe centrale (2004-2009), il a pu organiser toute une série de colloques et de journées d'études consacrées à la littérature québécoise, ce qui lui a valu la mention honorifique de l'Association en 2009, dont furent récompensés ses innombrables travaux. Petr Kyloušek a collaboré avec des équipes de recherche françaises et canadiennes, telles que le Centre de Recherches Révolutionnaires et Romantiques (Université Clermont Auvergne) ou le Centre d'Études de l'Europe Centrale (INALCO, Paris). Il a également participé au projet de recherche interuniversitaire « Canons culturels en Europe Centrale », en coopération avec de prestigieuses universités centre-européennes comme l'ELTE de Budapest, l'Uniwersytet Warszawski de Varsovie ou encore l'Université Nancy-II.

Force est de constater que l'énergie que Petr Kyloušek déploie pour animer la vie intellectuelle dans son pays, et bien au-delà de ses frontières, est immense. Ainsi, les débats incités par lui vont toujours dans le sens d'une synergie productive et les colloques qu'il organise ou co-organise sont toujours une réussite, permettant à des chercheurs de presque tous les continents de se faire connaître et de partager leurs expériences dans une ambiance sereine et amicale. À cet endroit, il faut mentionner notamment des colloques de portée mondiale dont il fut l'initiateur, tels « Codifications et symboles des cultures nationales » (Brno, 2002), « Perspectives du roman » (Brno, 2002), « Imaginaire du roman québécois contemporain » (Brno, 2005), « Identity through Art and the Imaginary in the Canadian Space » (Brno, 2007), « Prostor a čas » (Brno, 2008) et, dernier mais pas des moindres, l'un des premiers colloques rassemblés autour de l'œuvre de Milan Kundera « Milan Kundera ou ce que peut la littérature » en 2009 ou « Centre and Periphery in Romance Literatures » en 2021.

Pour évoquer l'ampleur des activités de ce chercheur et maître de premier plan, il faut aussi souligner le fait qu'il est membre des comités de rédaction de certaines revues internationales : *Études Romanes de Brno* (de son propre Institut), *Écho des Études Romanes* de l'Université de Bohême du Sud à České Budějovice ou la revue *Svět literatury*, publiée par l'Université Charles. De même, Petr Kyloušek est, ou a été, membre de plusieurs conseils consultatifs : président de la commission du Ministère de la Culture de la République tchèque pour le soutien à la publication de traductions de la littérature tchèque à l'étranger (1998-2000), membre du jury du prix d'État de la traduction auprès du Ministère de la Culture de la République tchèque (2001), membre de la sous-commission pour la linguistique et les études littéraires de l'Agence de subventions de la recherche de la République tchèque (GAČR, 2004-2006).

Parmi ses innombrables publications, dont la liste dépasserait largement l'espace réservé à cette biographie et qu'il nous est impossible de dresser de manière exhaustive, il importe de mentionner que Petr Kyloušek est l'auteur et le co-auteur de monographies, d'entrées de dictionnaires, d'articles scientifiques publiés à travers le monde. Il ne faut pas oublier non plus que cet éminent intellectuel et humaniste tchèque a à son actif plusieurs traductions de textes scientifiques, mais aussi des traductions littéraires récompensées par des prix, dont en particulier le prix Josef Jungmann du Fonds littéraire tchèque pour la traduction du roman de Boris Vian *Vercoquin et le plancton*, en 1995. En 2003, Petr Kyloušek a conçu et dirigé la traduction des textes d'une anthologie du roman québécois contemporain intitulée *À la recherche de l'Amérique (Hledání Ameriky. Antologie současného quebeckého románu)* (1980-2000)). Le Professeur Kyloušek a également collaboré à des traductions spécialisées, comme celles de *l'Histoire de la littérature grecque* de Luciano Canfora en 2001 et de *l'Histoire de la littérature romaine* de Gian Biagio Conte en 2003. En 2002, il a dirigé les travaux de traduction d'un choix de textes des structuralistes français, parus dans la série « Bibliothèque structuraliste » aux éditions Host à Brno sous le titre *Znak, struktura, vyprávění* (« Signe, structure, récit »). La même année paraît aussi le *Dictionnaire des écrivains français* (2002) pour lequel Petr Kyloušek a rédigé plusieurs entrées et l'introduction à la vie littéraire du Canada francophone. En 2011, il a été le principal responsable et traducteur des *Règles de l'Art. Genèse et structure du champ littéraire* de Pierre Bourdieu.

Dans ce contexte, il faut mentionner au moins les plus importants ouvrages qu'il a publiés au cours de sa vie académique ou auxquels il a largement contribué par sa plume et dont la portée va au-delà des limites de l'espace centre-européen : *Literární hnutí husarů ve Francii po roce 1945* (« Le mouvement littéraire des Hussards en France après 1945 »), en 2002, *Dějiny francouzsko-kanadské a quebecké literatury* (« Histoire de la littérature canadienne-française et québécoise »), en 2006, *My, oni, já : hledání identity v kanadské literatuře a filmu* (« Nous, eux, moi : la quête d'identité dans la littérature et le cinéma canadiens »), en 2009, et plusieurs manuels de littérature pour les étudiants de philologie française.

Il serait possible de continuer ainsi à énumérer les réalisations et les mérites de cette personnalité incontournable dans ce que l'on voudrait appeler le cœur de l'Europe, or cela relèverait d'une gageure, étant donné que le professeur Kyloušek

continue d'apporter sa bienveillante expertise à plusieurs générations de romanistes tchèques. Sa vie prouve aussi qu'une attitude ferme face aux aléas des époques et une endurance dans la poursuite des dignes tâches d'un intellectuel peuvent donner la force de continuer et de poser des bases solides sur lesquelles les générations futures peuvent non seulement s'appuyer, mais surtout construire.

PETR KYLOUŠEK, BRNO DYNAMO

Don SPARLING

Former Director of the Center for Foreign Studies (Masaryk University),
representative of the Central European Association for Canadian Studies

Petr Kyloušek is a marvel: teacher, researcher, editor, translator, organizer, administrator, *éminence grise* (in the best sense of the word) ... the list could go on and on. As we say in English, he has a finger in every pie – and very nimble and accomplished fingers they are.

I first met Petr back in the early 1990s, when we were setting up a Canadian Studies Centre at Masaryk University. One of the key tasks was finding a Francophone academic: no Canadian Studies centre or programme can be taken seriously without reflecting Canada's linguistic duality. At that time, Petr was a relative newcomer at the Department of Romance Languages and Literatures. With his linguistic skills and academic interests, he should of course have long since been a member of the Department, but during the Communist years these weren't enough – other, quite different qualifications were required. So it was only after the “Velvet Revolution” that he was able to launch his university career, at the comparatively late age of 38.

Someone suggested that I should speak to Petr. When I met him, I explained what we were trying to do with Canadian Studies, how we needed a Francophone component, the opportunities the Canadian government was making available to lure people into the field, and so on. He asked a few questions and after thinking for a moment or two said “Yes, I think I'd like to become involved with Canadian Studies. But I can't devote any time to this now. I just finished my Candidate of Science degree [*this was the Communist equivalent of a PhD, still in place in the Czech university system – DS*], and now I'm working on my habilitation. This will take me the next two-and-a-half years. When I finish that, I'll get in touch with you.” I must admit that when I left the meeting with him, I was sceptical. Promises, promises ... I wondered when, and even if, I'd hear from Petr again.

Two-and-a-half years later, there was a knock on my office door, and there stood Petr. “I've finished the work for my habilitation, so now I can start getting involved with Canadian Studies.” He was a novice, but apparently he'd already made a rapid survey, mapping out the field and thinking about how he might approach Francophone Canadian literature and the phenomenon of Québec. With some information from me on the wider Canadian Studies community, he was ready to set out on the path that led him in short order to becoming one of the leading Francophone Canadianists in the whole Central European region.

That first experience taught me three things about Petr. First, he's incredibly organized and disciplined. Second, he's a fast learner. And third, he's always open to new ideas and willing to embark on new adventures. Petr quickly became a key member of the Canadian Studies community in Brno, and was soon Co-Chair of the Canadian Studies Centre at Masaryk University. His growing interest in Canada

began to take up a significant and at times the dominant position in his research. A landmark moment was the publication in 2005 of his amazing 534-page *Dějiny francouzsko-kanadské a quebecké literatury* [History of French-Canadian and Québec literature] – something uncommon anywhere and something that, to my embarrassment, still has no Czech equivalent for Canada's Anglophone literature. What was particularly fruitful was an approach to Canada that became clear very early on: Petr was interested in Canada as a whole, both its Anglophone and Francophone components and the relationship between them. This led to conferences and eventually publications that brought together Masaryk academics from both groups – *Us-Them-Me: The Search for Identity in Canadian Literature and Film* / *Nous-Eux-Moi : La quête de l'identité dans la littérature et le cinéma canadiens* and *Identity through Art, Thought and the Imaginary in the Canadian Space* / *Art, pensée et imaginaire identitaire de l'espace canadien*. Both were bilingual English-French works, while the former was also published in a Czech version for the general public.

This cooperation of both language groups working together in Canadian Studies is something less common than it should be in Canadian Studies – much to its detriment. At one time, I had an unworthy thought: might this perhaps reflect a canny tactical decision on Petr's part? This occurred to me owing to a comment he once made after attending a conference on Francophone literature – that it was like attending a funeral. By which he meant the participants spent much of their time bemoaning the discouraging current state of French Studies in general. But I soon realized that Petr saw this linking of the two linguistic communities not only as pragmatic but also as a win-win opportunity – a way for the two groups to both learn more about “the other” and shed light on themselves. This was carried a step further when he master-minded a proposal for a bold EC-financed project to support innovation in teaching and research in the area of North American Studies – which, in addition to the United States and both Anglophone and Francophone Canada, also included Mexico. And it was out of this initiative that the Department of English and American Studies and the Department of Romance Languages and Literatures later went on to create its Master's programme in North American Cultural Studies. This is something unique. With its inclusion of all three countries, the requirement for students to have English and either French or Spanish, and a stress where possible on courses that are comparative, it's one of the very, very few North American Studies programmes anywhere that isn't an American Studies programme in disguise. To sum up all the above – over the years, Petr has been the *spiritus agens* behind many of the most interesting and innovative initiatives in the field of Canadian Studies at Masaryk University.

I've spoken so far about Petr in his “institutional” role as an academic. But over the years, I've also got to know him as a person. (Academics are not persons but rather a statistical category.) The Czechs have two similar words that describe a pair of related qualities that have to do with curiosity, *zvědavý* and *zvídavý*. *Zvědavý* is used when you want to say that someone is curious how something will turn out or about what's going on. “I'm curious what will happen.” “He's curious to know who's behind all the rumours being spread about his sexuality.” *Zvídavý*, however, describes a personal trait. If you say someone is *zvídavý*, you mean that by nature he's curious, that he's eager for knowledge and enjoys exploring new fields, that he delights in

ideas and the diversity of the world. And Petr is eminently *zvídavý*. Almost every time we meet up, the conversation turns at some point to some new project he's involved in, some new area of interest he's discovered. As he speaks, you sense his excitement, his enthusiasm, the sheer pleasure he takes in talking about the topic and the new insights he's gained by exploring it. And this is catching – you find yourself starting to think about what he's saying and how it might relate to things that interest you. After such discussions, I always leave in a kind of intellectual high.

From what I hear from students, he's also *zvídavý* when it comes to them. Or at least the best of them. He's known as a demanding teacher, but more than one student has told me that exams with him are something to look forward to because Petr is genuinely interested in finding out what appeals to the students in the subject they're being examined on, with the result that the examination ends up being more like a discussion. A far cry from what's still too often the standard exam in these parts, where the main point seems to be to uncover what the student doesn't know. And I myself am constantly being surprised by areas where Petr's curiosity has taken me. I remember once after a conference of the Association for Canadian Studies in the German-speaking Countries, held in the Bavarian Alps, Petr and I were walking round Munich in the evening waiting for the overnight train to Vienna (or was it the overnight bus back to Brno?). At one point, he gestured towards a couple of signs and commented in passing that it was interesting that they were written in the local Bavarian dialect, and how that differed from standard German. At another point, he smiled at the name of a pub – apparently it was an archaic term in German, one that was no longer used. This led, in the course of the stroll through Munich, to a compact little introduction to the history of German. And I thought to myself “OK, I know he has degrees in Italian and Latin and French and Czech, and probably has no difficulty with Spanish and perhaps Portuguese, and he's definitely able to work with English. But where did he pick up this knowledge about German? And are there other languages I don't know about?” (I still don't know the answer to that, though there must also be Russian, and perhaps Polish, and the southern Slav languages ...? the numbers really add up). But the enjoyments of being with Petr can also come from everyday things – for instance, stories of his experience as a lycéen in Dijon as a teenager. According to him, the place was still run more or less according to the regulations set down by Napoleon back in 1802. The students' lives were highly regulated and pretty spartan: rigid schedules, unheated rooms, cold showers, warm water once a week – perhaps that's where he developed his discipline. Or perhaps that's where he developed his love of cycling? – something I only learned of by chance. Once when I was with him, I was wondering aloud what the weather might be like that day. Petr immediately pulled out his mobile and checked a site he claimed was absolutely the best for finding out about the local weather. How did he know? Because he always used it when he went cycling and was never disappointed. Another little tessera added to my mosaic of Petr Kysloušek.

I could go on and on about the many pleasures of knowing and working with Petr, and still it would be hard to reach an end. So let me just cut it short by saying it's been a very great delight over the years to get to know Petr, both as an academic and as a friend, and to have had the chance to absorb the *joie de vivre* that he radiates with such effortless ease.

RETOUR À DIJON

Francis CLAUDON

Professeur émérite, Université Paris-Est Créteil/UPEC-Université de Vienne

*Ami, te souviens-tu qu'en route pour Cologne,
Un dimanche à Dijon, au cœur de la Bourgogne,
Nous allions admirant clochers, portails et tours
Et les vieilles maisons dans les arrière-cours ?*

(Sainte-Beuve, *Les Consolations*)

Il existe un lien spécial entre la Bourgogne et la Tchéquie, d'une part, une relation plus particulière, d'autre part, entre l'Université Masaryk de Brno et l'Université de Dijon. Aujourd'hui je revois tout cela, je le revis, par le truchement, en quelque sorte, de Petr Kylvoušek.

Notre homme a séjourné dans cette ville de l'automne 1968 à l'été 1971. Il appartenait à la section tchèque du lycée Carnot¹. Il y a préparé le baccalauréat. Comme Václav Černý, comme Louis Eisenmann, comme le poète Aloysius Bertrand. Ce séjour mérite donc d'être remis en perspective sous divers angles qui jamais ne s'éloignent de l'histoire et de la littérature. Au fond, c'est un cas tout à fait concret, très humain, de réception des langues et littératures romanes.

Un peu d'histoire

Depuis Napoléon Bonaparte, l'enseignement secondaire, regroupé avec le primaire et le supérieur, est censé constituer un seul et très grand corps : l'Université ! Qui mérite alors sa majuscule initiale. Pourtant c'est bien avant, sous la Royauté des Bourbons, que les princes de Condé, gouverneurs de la Bourgogne de père en fils, avaient fondé une École de Droit, en 1722. Elle a longtemps logé dans l'ancien collège gothique des Godrans, d'où Louis XV expulsera les Jésuites. Quand Petr est arrivé à Dijon, le collège des Godrans était devenu le siège de la bibliothèque municipale (rue de l'École de Droit). Les humanités, de leur côté, n'ont vraiment débuté que sous Bonaparte qui leur avait alloué le magnifique Hôtel Despringles, du plus strict classicisme, dans l'actuelle rue Crébillon. Il est devenu le siège du Rectorat, comme est à Brno le palais Kaunitz, par rapport au complexe universitaire d'Arne Nováka. Les sciences, pour leur part – naturelles, mécaniques ou mathématiques – se constituaient en Académie des sciences et arts. C'est elle qui a couronné d'un prix le premier ouvrage de Jean-Jacques Rousseau : *Discours sur les sciences et les arts* (1750). De son côté, le lycée – dont l'existence officielle ne débute que sous l'Empire – occupait un ancien couvent : celui des Ursulines (aujourd'hui Cour d'appel et Tribunal administratif, rue de l'Amiral Roussin). À la Restauration, il devient Collège Royal : c'est là qu'étudient le futur poète Aloysius Bertrand, le futur dominicain Lacordaire. Leur professeur s'appelait Amédée

¹ Voir le site officiel du Lycée Carnot ; MACEK, 2001 ; HNILICA, 2012 et HNILICA, 2018.

Daveluy et, comme souvent, comme pendant longtemps, Daveluy enseignait aussi la littérature à l'université. La communication entre établissements était implicite, naturelle. Il en est resté des usages intéressants, par exemple pour ce qui concerne les lecteurs étrangers. Pendant la scolarité de Petr, son responsable était Jiří Látal, que j'ai connu plus tard à Olomouc, mais il enseignait également le tchèque pour les slavisants de la faculté. Tout cela se tient dans un mouchoir de poche et constitue le quartier XVIII^e de Dijon. Le grand transfert des Facultés vers le campus de Monmuzard (et le château de Charles de Wailly) ne s'est vraiment accompli que dans les années 1970, après la retraite du Recteur Marcel Bouchard, sèchement congédié, en 1967, par Alain Peyrefitte, le « ministre de mai 68 » – si l'on ose ainsi parler (BOUCHARD, 2008).

Le lycée où Petr était interne date de la III^e République, boulevard Carnot, bâtiment de « style Jules Ferry », presque en face du Grand Séminaire, ce qui était tout un symbole pour cette époque. Mais, de Carnot aux Godrans, il ne faut qu'un quart d'heure à pied. Et puis, surtout, il y a le ciel, l'horizon, les silhouettes. Petr pouvait les apercevoir comme les avait contemplés Aloysius Bertrand² :

Gothique donjon
Et flèche gothique
Dans un ciel d'optique,
Là-bas c'est Dijon !
(ALOYSIUS BERTRAND, 198 : 58)

Entre tous ces lieux existe une harmonie naturelle, entre tous ces esprits distingués une osmose spontanée : « J'aime Dijon comme l'enfant, la nourrice dont il a sucé le lait, comme le poète la jouvencelle qui a initié son cœur. – Enfance et poésie ! Que l'une est éphémère ! Que l'autre est trompeuse ! » (ALOYSIUS BERTRAND, 1980 : 59).

Eisenmann et Beneš

Le lycée Carnot et l'Académie de Dijon ont fait éclore de grands esprits, de brillants universitaires ; bien avant Bachelard ou Marcel Bataillon, hispanisant célébrité, il y a eu par exemple Louis Eisenmann.

Né d'une famille de Haguenau, Louis Eisenmann est un Alsacien d'origine juive et de religion protestante. En 1871 sa famille a opté pour la France et s'est établie à Dijon. Louis y accomplit toute sa scolarité secondaire, à Carnot, avant de gagner Paris, Louis-le-Grand et l'École Normale Supérieure. Il a été l'élève de Gabriel Monod, comme Romain Rolland, autre Normalien bourguignon. Après l'agrégation d'histoire (1892), qu'il a accompagnée d'une licence de lettres et d'un diplôme de l'École des Langues orientales, il profite de bourses d'études et de recherches qui le font voyager dans toute l'Europe Centrale, comme Fernand Baldensperger, autre Alsacien transplanté et comparatiste qu'il retrouvera en Sorbonne dans les années 1920. Eisenmann est passé dans la légende grâce au *Compromis austro-hongrois de 1867, étude sur le dualisme* (1904). C'est, en fait, une thèse présentée en droit et

² Sauf mention contraire j'utilise toujours l'édition Max Milner de Aloysius Bertrand (1980).

sciences politiques. Il est probable que – conformément aux règles du temps – c’est Louis Liard, alors Directeur des enseignements supérieurs, qui envoie Eisenmann enseigner l’histoire contemporaine à Dijon, comme il vient d’expédier Baldensperger à Lyon pour la littérature comparée. Désormais, pour les gouvernements français successifs, et surtout pendant la Première Guerre mondiale, Eisenmann sera le spécialiste de l’Europe danubienne, comme Baldensperger l’est de l’Allemagne wilhelminienne. Même les Autrichiens reconnaissent la compétence d’Eisenmann. Notre historien est beaucoup plus célèbre que les russisants (comme Legras, slavisant titulaire à Dijon), beaucoup plus ouvert et polyvalent qu’Ernest Denis, exclusivement centré sur les Tchèques et le hussisme.

C’est, en tout cas, en ces termes que Beneš le salue au début de son séjour en France :

« M. Eisenmann qui était professeur à Dijon au temps où j’y étais moi-même, et qui, ayant écrit un livre de valeur sur l’Autriche-Hongrie, s’était intéressé à ma thèse sur la même question » (BENEŠ, 1928 : 105).

Laissons Beneš à Dijon³ ! Il vaut la peine de lire la nécrologie rédigée par Fuscien Dominois sur Eisenmann (DOMINOIS, 1937 : 240-244) et de la comparer avec celle d’Eisenmann consacrée à Denis. L’ouverture d’esprit, la finesse d’analyse, l’intuition des périls, l’appréhension du futur, tout cela transpire dans tous les livres d’Eisenmann. N’en faudrait-il qu’un exemple ? Je citerais son livre de 1934 : *Un grand Européen : Edouard Beneš*, parce que le titre souligne bien le primat de l’Europe, l’international l’emportant sur le nationalisme. Même intelligence, même tolérance, par principe optimiste, dans *La Tchéco-Slovaquie*, petit essai mi-touristique, mi-géographique de 1921, qu’Eisenmann a tiré de son véritable Doctorat d’État d’histoire contemporaine qui lui donne une chaire en Sorbonne. J’aime *La Tchéco-Slovaquie* parce qu’elle est nuancée. J’y trouve un jugement balancé sur Brno que ne donnaient ni M^{me} de Staël, ni Xavier Marmier précédemment passés là en touristes :

Naguère plus soumise que la Bohême à l’attraction de Vienne (Brno, Brünn, en était, il y a vingt ans encore, tenue presque pour un faubourg), tchèque au Nord-Ouest par la population et la langue, puis passant au slovaque par une insensible dégradation du type et du dialecte, pour la religion aussi intermédiaire entre la Bohême hussite et la Slovaquie profondément catholique, sa personnalité est moins marquée, son individualité moins tranchée que celle des régions protégées par leurs montagnes. (EISEMANN, 1921 : 27)

J’ai pesé et vérifié tous ces termes – « *Brünn ist Wiener* » – pendant les trois semestres que j’ai passés à Brno en début de printemps des années 2013-2014-2015, partageant le bureau à la splendide vasque de faïence de Petr.

³ La thèse que Beneš a soutenue en 1908 et qui se trouve toujours à la Bibliothèque de l’Université a été analysée par Gérard Fritz (« Edouard Benès, docteur en droit de l’Université de Dijon ») in : CLAUDON – FRYČER – ŠRÁMEK, 1996 : 21-42.

Mais Dijon dans tout cela ? Je ne l'oublie pas. J'abandonne donc – un peu à regret – mon portrait d'Eisenmann, son action ultérieure comme fondateur de l'Institut français de la rue Štěpánská, son amitié généreuse pour Jules Chopin⁴, qu'il a probablement recommandé aux romanistes de l'Université Charles et plus particulièrement à Václav Černý.

D'abord j'aime à penser que Jiří Látal, qui, à Carnot, avait pour mission d'apprendre l'histoire, la littérature, la langue tchèques à ses petits compatriotes, avait lu Eisenmann plus volontiers que Denis, qu'il leur enseignait la nuance, la largeur de vues. Peut-être l'équanimité et l'enthousiasme que requièrent les études francophones et que cultive au plus haut point Petr Kyloušek procèdent-ils de ce style si propre à Eisenmann. Propre à l'homme ? Certes, mais particulier aussi à Dijon : « Si Dijon est aujourd'hui, pour les fonctionnaires civils et les officiers, une résidence recherchée, s'il est avec ses écoles diverses et surtout son Université un actif foyer de culture intellectuelle [qui...] de plus en plus aigüise leur ingéniosité et affine leur goût... » (EISEMANN, 1911 : 45).

Et je reviendrai surtout, *in fine*, aux belles lettres, à la poésie, à Aloysius Bertrand.

Intermédiaires

Aloysius Bertrand a fait l'objet de traductions et d'études en tchèque. Elles ont naguère été précisément répertoriées et commentées habilement par Jiří Šrámek, justement lors du colloque à Dijon en 1995⁵. Belles années de libération et d'enthousiasme.

Jiří Šrámek indique que la première traduction de *Gaspard* date de 1935. Elle a été réalisée par Josef Heyduk aux éditions Atlantis, de Brno, dirigées par Jan V. Pojer. Mais précédemment quelques fragments ont été choisis, traduits et publiés sous le titre *Sept proses du livre Gaspard de la nuit* (*Sedm próz z knihy Gaspard de la nuit*) par Arnošt Bareš, à Pardubice, en 1928. Il relie l'intérêt pour Bertrand à l'activité du « Mouvement moderne catholique » (fin XIX^e – début XX^e siècle) en pointant la pratique du poème en prose que l'on observe chez Jaroslav Vrchlický (*Les Tessons colorés/Barevné střepy*, 1907) et Jakub Deml (*Mes Amis/Moji přátelé*, 1913). « Ce n'est que longtemps après que *Gaspard* a été publié en 1965, avec une préface de Jan Tomeš, et en 1989 avec une postface de Zdeněk Hrbata » (ŠRÁMEK, 1996 : 51). Ces dates me sont confirmées par M. Jan Zatloukal (maître de conférences à Olomouc, mon ancien thésard). Rien depuis cette date ? Admettons le fait, même si je m'étonne un peu qu'un traducteur aussi fin qu'Aleš Pohorský n'ait pas été tenté par l'œuvre bertrandien. Je m'étonne aussi que, lors des célébrations de Chateaubriand à Prague, aucun spécialiste n'ait fait le rapprochement avec Bertrand (BERTHIER, 2001).

Je me sens donc autorisé à glisser ici quelques souvenirs personnels, quelques observations tout intimes ; tant pis pour moi, incorrigible bavard !

⁴ Voir ses *Promenades littéraires en Tchécoslovaquie*, malencontreusement publiées en 1938.

⁵ *Les Échanges intellectuels franco-tchèques*, op.cit. cf. supra, note 3. La contribution de Jiří Šrámek s'intitule « À propos de la réception des auteurs bourguignons dans la littérature tchèque », p. 49-55.

Souvenirs

Bien avant d'enseigner à Dijon (1983-1997), j'ai été fasciné par la Tchécoslovaquie. La sinistre réputation du « coup de Prague », de toutes ces années terminées par le chiffre huit (1618-1648-1848-1918-1938-1948-1968) me faisaient méditer sur ce pays pour moi mystérieux, sinistrement « élu », si j'ose dire, par la tragédie de l'histoire. Et puis j'étais aussi l'étudiant de Victor-Lucien Tapié : tout un programme ! Tout un mythe dans lequel Prague et la Bohême occupent une place centrale.

Je suis allé pour la première fois à Prague, en touriste solitaire, à Pâques 1963, en voiture, dans la neige, la nuit, le froid, le brouillard. Si j'ose ainsi parler, je revivais, en les accentuant dramatiquement, les impressions de Chateaubriand grimant dans d'épaisses ténèbres au Hradšchin. Je n'y suis revenu qu'en 1978, toujours en touriste, avec mon épouse slavisante, par un soir de décembre, cette fois très calme et désert. Prague était sous la neige ; le pont Charles luisait sous la glace ; l'entrée du Théâtre des États (*Stavovské divadlo*), toute blanche, immaculée, illuminée, mais sans le moindre spectateur. Tristes années, bien sûr, mais regardées de l'extérieur, tout était similaire aux tableaux de Schikaneder. Ensuite, dans les années 1980, les affinités stendhaliennes – je pèse mes mots – ont fait que j'ai été envoyé en mission quasi officielle auprès de Jan Otokar Fischer. Ce diable d'homme était obligé par l'ambassade d'accepter une conférence de ma part. J'ai choisi, pour n'être pas conflictuel, ni discuté, Aloysius Bertrand et *Gaspard de la Nuit*. Quelle erreur ! Quelle débâcle ! Dans la salle enténébrée du Palais de l'Académie (Národní třída) où se pressaient à peu près huit personnes surgissait un assistant nommé Zdeněk Hrbata ; il était occupé à préparer sa postface à la réédition de *Gaspard* de 1989 (ALOYSIUS BERTRAND, 1989) !

Comme on sait, l'Histoire bégaie. Brno – que j'avais visitée dans des circonstances cocasses, qui me faisaient passer pour un revizor moscovite – m'a réinvité, précisément en souvenir des années dijonnaises de Beneš. Au printemps de 1990 je retourne donc à Brno. Je choisis de reprendre Aloysius et *Gaspard*. Alors deux coups de théâtre se combinent. D'une part, Jaroslav Fryčer annonce *coram populo* la fondation des *Cahiers du Centre d'Études des Tendances Marginales dans le Romantisme français*⁶. Aloysius aurait dû y paraître si Fryčer n'était pas précocement disparu. D'autre part, Jiří Šrámek, vieil ami, excellent complice, que j'avais promené à Darney où se trouve le musée-mémorial de l'indépendance tchécoslovaque⁷, voulant me rendre la politesse, me propose une visite à Slavkov/Austerlitz. Le chauffeur était un jeune assistant au visage émacié, portant un joli chandail brun, ample et chiné, fort taciturne et virtuose du volant. C'était Petr ! Telle est notre première rencontre. Tout se tient : *a comprehensive soul*, comme diraient ces anglophones terribles et ces anglophiles si ardents, si nombreux en Tchéquie. Les choses ont suivi leurs cours. Petr Kyloušek et moi sommes devenus partenaires, compères, amis, partageant le même bureau à la *Gorkého*.

⁶ Cf. le texte rédigé par Petr Kyloušek à l'occasion du 70^e anniversaire de Jaroslav Fryčer.

⁷ Voir le site officiel du Musée franco-tchécoslovaque et Antoine Marès qui a bien décrit la visite de Poincaré et de Beneš en 1918.

Mais me voici renvoyé sinon à l'histoire littéraire et au positivisme, du moins aux intuitions et aux impressions de lecture.

Les Français, les surréalistes français, ont aimé *Gaspard*. Max Milner, pour sa toute dernière apparition,⁸ avait, comme toujours, finement documenté la question, mais sans lui conférer le débouché qu'on attend pourtant vers les surréalistes tchèques. Peut-être M. Stéphane Gailly, mon ancien étudiant, devenu bohémisant⁹ et professeur à Dijon, après avoir été lecteur à Olomouc, habitué des écoles doctorales de Gallica, trouvera-t-il le temps d'investiguer ce côté. En attendant, je dois faire remonter sur le théâtre Petr Kylvoušek, autant considéré comme chauffeur attentionné que considérable médiateur insoupçonné, insoupçonnable.

Plusieurs fois de suite Petr m'a véhiculé vers d'admirables châteaux, paysages et villages de Bohême. Je lui dois de connaître les fantastiques décors de Lednice et Mikulov/Nikolsburg, les altiers châteaux très gothiques de Šternberk et Lipnice, le village de Kaliště où l'auberge-pension Mahler jouxte un petit étang qui fait impression. Un souvenir surgit immédiatement : « Saint François prêchant aux poissons /Des Antonius von Padua Fischpredigt » (Mahler, *Des Knaben Wunderhorn*, 1888/9) que je rapproche spontanément de Bertrand : « C'était la coutume dès les temps les plus reculés, d'adresser des réprimandes aux scarabées, aux oiseaux et aux quadrupèdes¹⁰. »

Singulière coïncidence ? Mais elles fourmillent entre Bohême et Bourgogne. Tel est le merveilleux naïf et rustique qu'elles ont en commun. Découvrant ensuite tant de vallons ombreux, tant de forts châteaux et de forêts profondes je pouvais faire complètement mien un autre souvenir, noté par Ampère, lors de ses pérégrinations de 1826 par ici : « C'est une chose remarquable que la Bohême au milieu de l'Allemagne [...] Enfin les souvenirs de la guerre de Trente Ans [...] tout cet appareil d'une grandeur déchu dont les traces sont partout... » (AMPÈRE, 1858 : 259, 265).

Bien sûr : Wallenstein, les Suédois, les Impériaux, Bílá Hora, mais ce sont aussi « Les Rêtres » :

Trois rêtres noirs, troussés chacun d'une bohémienne, essayaient, vers minuit, de s'introduire au moustier avec la clef de quelque ruse [...] – Arrière, filles du mensonge ! Dieu nous garde, si vous êtes chair et os, et si vous n'êtes pas fantômes, d'héberger en notre pourpris des païennes ou tout au moins des schismatiques. (ALOYSIUS BERTRAND, 1920 : 123)

Évoquant la défaite légendaire de 1620, Ampère a écrit : « On montre encore aujourd'hui dans la cathédrale un boulet que les Suédois y ont lancé et de la ville et de la ville on aperçoit la montagne blanche. » (AMPÈRE, 1858 : 265)

⁸ Voir CLAUDON – PERROT, 2008. La communication de Max Milner se trouve p. 203-217 et s'intitule : « Aloysius Bertrand, "surréaliste dans le passé" ? ».

⁹ Voir son plaidoyer convaincant : « *Gaspard de la Nuit* et le mythe littéraire de Prague : comparaison des imaginaires dijonnais et pragois » in : CLAUDON – PERROT, 2008 : 159-188.

¹⁰ Voir « Des procès intentés aux animaux en Bourgogne », *Chroniques et proses diverses*, in : ALOYSIUS BERTRAND, 1980 : 249-296.

Bambochades

Élargissant la perspective, coloriant vivement le tout, Bertrand cultive la fantaisie à la manière de Callot :

« Callot [...] est le lansquenet fanfaron et grivois qui se pavane sur la place, qui fait du bruit dans la taverne, qui caresse les filles de bohémiens, qui ne jure que par sa rapière et son escopette et qui n'a d'autre inquiétude que de cirer sa moustache » (ALOYSIUS BERTRAND, 1920 : 32).

Au fond c'est aussi le temps, l'ambiance du *Wunderhorn* élu par Mahler, en souvenir de Kaliště et de Jihlava/Iglau (*Revelge, Zu Strassburg auf der Schanze, der Tambourgeselle*) et bien sûr aussi, suprêmement, le climat de *L'Inultus* de Zeyer ; car j'aime imaginer que le cardinal italien, roulant carrosse doré, don Balthasar, gouvernant Prague par la force, sont des « raffinés », comme les campe Bertrand :

« Or ça, petit, que je goûte avec le doigt ta truite à la sauce ! Drôle ! Il manque des épices dans ton poisson d'avril. [...] Et le raffiné se panadait le poing sur sa hanche, coudoyant les promeneurs et souriant aux promeneuses. Il n'avait pas de quoi dîner ; il acheta un bouquet de violettes. » (ALOYSIUS BERTRAND, 1920 : 77-78).

Qui sont-elles, ces dames ? Je crois les reconnaître : doña Flavia, Placida ; « C'était quelque vingt ans après la bataille de la Montagne Blanche » écrit Zeyer au début de sa légende pragoise.

Mon décor, mon cadre sont bien plantés. Voyons plus hardiment.

Si je m'attable dans la grand'salle ou à la tonnelle de la Pension Mahler je ne serai pas surpris de voir déboucher le bruyant cortège des forains au troisième acte de la *Fiancée vendue* (*Prodaná nevěsta*). Ils valent bien, ces musiciens et ces camelots tchèques, les manants du *Vieux Paris* :

« Mais alors une troupe de gens se rua avec vacarme des bouges du voisinage [...] c'étaient des turlupins qui couraient joyeusement vers la place du Marché, d'où le vent chassait des étincelles de paille et une odeur de roussi. » (ALOYSIUS BERTRAND, 1920 : 70)

D'une façon générale, Aloysius peuple son recueil de figures populaires, bizarres ou mystérieuses, voire louches et coquines : usuriers, alchimistes, taverniers et reîtres, belles de jours et belles de nuits. Eh oui ! Assurément je les ai furtivement croisées dans les parages de l'Ungelt ou dans Zlatá ulička, si ce n'est dans les cours intérieures ou sur l'ancien Marché aux choux (Zelný trh) du vieux Brno. D'où viennent-ils donc ? Des bambochades de Pieter van Laër, des « vilains » si réalistes observés par les Breughel (père et fils), et de tant d'artistes attirés à Prague par l'étrange empereur Rodolphe II.

Maniérismes

Ces goûts maniéristes du lunatique empereur, tel que portraituré par Arcimboldo, il me semble bien les retrouver dans certaines fantaisies de Bertrand, ciselant et retravaillant sans cesse « le livre mignard » (ALOYSIUS BERTRAND, 1980 : 81) de ses poèmes.

Par exemple dans « Les Cinq doigts de la main » que Bertrand humanise grotesquement : le pouce est « ce gras cabaretier flamand », l'index est sa femme « virago sèche comme une merluche », le doigt du milieu est leur fils « qui serait cheval s'il n'était homme », et ainsi de suite jusqu'à la « pointe » finale et précieuse où la main s'est métamorphosée en fleur : « Les cinq doigts de la main sont la plus mirobolante giroflée à cinq feuilles qui ait jamais brodé les parterres de la noble cité de Harlem ». (ALOYSIUS BERTRAND, 1980 : 56)

La lune, qui paraît si souvent, prend toujours figure humaine ; elle tire même la langue au poète ; la salamandre et le grillon (« La Salamandre ») deviennent des caméléons, changeant de couleurs pour se réduire aux reflets dansants d'une flamme. Le plus étonnant est peut-être « La Chanson du masque » où carnaval et carnavalier se métamorphosent progressivement en abolition, en néant vide : « Ce n'est point avec le froc et le chapelet, c'est avec le tambour de basque et l'habit de fou que j'entreprends, moi, la vie, ce pèlerinage à la mort ! » (ALOYSIUS BERTRAND, 1980 : 164)

Ici la mort n'est pas un squelette et le bonhomme masqué perd petit à petit tout visage, toute forme ; il reste des vêtements froissés, un masque sans porteur, un tambour sans joueur, un chapelet sans chapelain. Le concret, l'existant se sont comme évaporés, vainement figurés seulement par des oripeaux affaissés. Sinistre et grotesque.

Diableries fantastiques

C'est par ses diableries que Bertrand s'apparente le mieux aux Tchèques. Dès le titre ! Parce que Gaspard c'est Kašpar et Kasperl à la fois. Le diable et le pantin grotesque. Il me rappelle Kaspar le maudit chasseur du *Freischütz*, que Carl Maria von Weber et Helmina von Chézy ont d'emblée situé quelque part dans la forêt de Bohême à l'époque de la Guerre de Trente Ans. Mais Aloysius leur accorde un cortège : c'est Scarbo, « nain difforme et bossu », c'est Jacquemart, automate infernal « qui bat sa femme » bien mieux que midi et minuit ; ils sont réellement inquiétants, prototypes de ces originaux distancés que met en scène Hrabal. Les Juifs viennent de Josefov, les alchimistes sortent de chez Rodolphe. Le Golem ? Il pèse de peu de poids en comparaison de Scarbo que Bertrand a évoqué deux fois en titre, trois autres fois au détour respectivement du « Nain », du « Fou » et de « La chambre gothique ».

Voici le début du « Fou » :

La lune peignait ses cheveux avec un démêloir d'ébène, qui argentait d'une pluie de vers luisants les collines, les prés et les bois.
Scarbo, gnome dont les trésors foisonnent, vannait sur mon toit, au cri de la girouette, ducats et florins qui sautaient en cadence, les pièces fausses jonchant la rue.
Comme ricana le fou qui vague, chaque nuit, par la cité déserte, un œil à la lune et l'autre – crevé ! (ALOYSIUS BERTRAND, 1920 : 100)

Bien dérangement étrangeté que surpasse – pour moi – la féerie fort ambiguë du « Nain » ; Scarbo s'y est métamorphosé en phalène avant de s'envoler, certainement vers quelque sabbat :

Et elle s'échappait d'effroi, mon âme, à travers la livide toile d'araignée du crépuscule, par-dessus de noirs horizons dentelés de noirs clochers gothiques.
Mais le nain, pendu à sa fuite hennissante, se roulait comme un fuseau dans les quenouillées de sa blanche crinière. (ALOYSIUS BERTRAND, 1920 : 102)

Je place au-dessus de tout la fantasmagorie effrayante du cauchemar :

« Oh ! la terre...murmurai-je à la nuit [...] »
Et, les yeux lourds de sommeil, je fermai la fenêtre qu'incrusta la croix du calvaire [...] Encore – si ce n'était à minuit – l'heure blasonnée de dragons et de diables ! [...] Si ce n'était que mon aïeul qui descend en pied de son cadre vermoulu, et trempe son gantelet dans l'eau bénite du bénitier !
Mais c'est Scarbo qui me mord au cou, et qui, pour cautériser ma blessure sanglante, y plonge son doigt de fer rougi à la fournaise ! (ALOYSIUS BERTRAND, 1920 : 95)

Ondine ou Rusalka ?

La coïncidence des sensibilités atteint son maximum quand je compare l'Ondine de Gaspard et la Rusalka de l'opéra éponyme de Dvořák.

J'ai évoqué, naguère¹¹, les charmes attendrissants de la nixe des étangs et des bois de Bohême. Elle est amoureuse et maudite, froide et pâle, glaciale et pitoyable comme la mort et ses baisers. Sa romance à la lune, ultra-célèbre, peut se passer de mon commentaire.

Je veux plutôt souligner ici la subtilité irrésistible du portrait crayonné par Aloysius. Son ondine apparaît, – que dis-je ? elle le poursuit – en réalité par deux fois.

Il y a le poème IX qui porte en titre son nom. La construction est rythmée par un appel susurré plusieurs fois.

¹¹ « *Rusalka* et le drame symboliste européen », in : POSPÍŠIL Milan, OTTLOVÁ Marta (éds) (1994), p. 123-128.

« – Écoute ! – Écoute ! – C’est moi, c’est Ondine qui frôle de ces gouttes d’eau les losanges sonores de ta fenêtre illuminée par les mornes rayons de la nuit [...] – Écoute ! – Écoute ! – Mon père bat l’eau coassante d’une branche d’aulne verte, et mes sœurs caressent de leurs bras d’écume les fraîches îles d’herbes, de nénuphars et de glaïeuls, ou se moquent du saule caduc et barbu qui pêche à la ligne ! »
Sa chanson murmurée, elle me supplia de recevoir son anneau à mon doigt pour être l’époux d’une Ondine, et de visiter avec elle son palais, pour être le roi des lacs.
Et comme je lui répondais que j’aimais une mortelle, boudeuse et dépitée, elle pleura quelques larmes, poussa un éclat de rire, et s’évanouit en giboulées qui ruisselèrent blanches le long de mes vitraux bleus. (ALOYSIUS BERTRAND, 1920 : 112)

On comprend aisément que Ravel ait choisi de mettre la pièce en musique, les deux versions (poème seul ou transposition) se suffisent pourtant chacune à elle seule. Mais les détails qui décrivent cette ondine, le traitement du paysage et surtout la pirouette finale (« boudeuse et dépitée ») me la rendent plus proche et plus fine que la Rusalka de Kvapil/Dvořák.

Il me semble encore que la lune, chez Aloysius, du moins celle qui paraît dans la première version (1827) de « Clair de lune » (dédiée à Nodier, autre fameux « fantastiqueur ») s’entoure d’une sorte d’aura humide, froide et immatérielle, comme la belle bouche immatérielle de Rusalka : « Et moi, à peine sorti d’un rêve, les yeux encore éblouis des merveilles d’un autre monde, tout ce qui m’entourait était un rêve pour moi. » (ALOYSIUS BERTRAND, 1920 : 25)

Rêve de palais et de grottes sous-marines, lumière réfractée par le cristal des eaux et surtout désincarnation de ce monde des ondines et des nixes. À ce même monde appartient aussi le diabolotin des berges et des lavoirs : Jean des Tilles.

« Ma bague ! Ma bague ! » Et le cri de la lavandière effraya, dans la souche d’un saule, un rat qui filait sa quenouille.
Encore un tour de Jean des Tilles, l’ondin malicieux et espiègle, qui ruisselle, se plaint et rit sous les coups redoublés du battoir !
Comme s’il ne lui suffisait pas de cueillir, aux épais massifs de la rive, les nèfles mûres qu’il noie dans le courant. (ALOYSIUS BERTRAND, 1920 : 173)

Je me demande le plus sérieusement du monde si Kvapil et Dvořák n’ont vraiment jamais entendu parler de l’Ondine de Bertrand. Elle est tellement suggestive, tellement plus fouillée que celle du conte de La Motte-Fouqué, qui a fourni un autre sujet de *Zauberoper* à E. T. A. Hoffmann. En tout cas, au temps où l’on faisait encore de fortes études dans les lycées, où les professeurs de langue fondaient leurs exercices sur la pratique intense de la version et du thème littéraires, j’aime à rêver que quelque maître austère aurait pu proposer de traduire cette *Ondine* à Václav Černý et, surtout, bien sûr, à Petr Kylvoušek. On ne manquera pas de lui poser cette question en manière de taquinerie. Pour Beneš et pour Eisenmann c’est sûr : ils ne couraient pas les bouquinistes et la poésie n’était sûrement pas leur affaire...

BIBLIOGRAPHIE

- ALOYSIUS BERTRAND (1920), *Gaspard de la Nuit : fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot*, Paris, Éditions de la Sirène.
- ALOYSIUS BERTRAND (1980), *Gaspard de la Nuit : fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot*, édition présentée, établie et annotée par Max Milner, Paris, Gallimard, collection « Poésie ».
- ALOYSIUS BERTRAND (1989), *Kašpar Noci. Fantazie na způsob Rembrandta a Callota*, traduction de Josef Heyduk, postface de Zdeněk Hrbata, Praha, Odeon.
- AMPÈRE Jean Jacques (1858), *Littérature voyages & poésies*, vol. 1, Paris, Didier.
- BENEŠ Edvard (1928), *Souvenirs de guerre et de révolution (1914-18). La lutte pour l'indépendance des peuples*, vol. 1, Paris, Ernest Leroux.
- BERTHIER Philippe (éd., 2001), *Chateaubriand, Paris – Prague – Venise, Cahier romantique n°7*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2001.
- BOUCHARD Marcel (2008), *Pour la Bourgogne, son université : souvenirs et réflexions*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon.
- CHOPIN Jules (1938), *Promenades littéraires en Tchécoslovaquie*, Grenoble, B. Arthaud.
- CLAUDON Francis, FRYČER Jaroslav, ŠRÁMEK Jiří (éds, 1996), *Les Échanges intellectuels franco-tchèques*, journée d'étude du 7 novembre 1995, Brno, Masarykova univerzita.
- CLAUDON Francis, PERROT Maryvonne (éds, 2008), *Transfigurer le réel : Aloysius Bertrand et la fantasmagorie*, Dijon, Université de Bourgogne/Centre Georges Chevrier.
- DOMINOIS Fuscien (1937), Louis Eisenmann, *Revue des Études slaves*, 1937, XVII, n. 3-4, p. 240-244. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/slave_0080-2557_1937_num_17_3_7649.
- EISEMANN Louis (1911), Dijon centre de communications, in : *Dijon et la Côte d'Or. 40^e Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences*, vol. III, Dijon, p. 15-45.
- EISEMANN Louis (1921), *La Tchéco-Slovaquie*, Paris, F. Paillar.
- HNILICA Jiří (2018), *Fenomén Dijon. Století českých maturit ve Francii*, Praha, Karolinum.
- HNILICA Jiří (2012), *La France dans la formation des élites tchécoslovaques (1900-1950)*, thèse de doctorat en histoire, sous la direction de Antoine Marès et de Jiří Pokorný, soutenue à Paris I en cotutelle avec l'Université Charles. <https://www.sudoc.fr/164438866>.
- KYLOUŠEK Petr (2002), Jaroslav Fryčér – anniversaire, *Études Romanes de Brno*, 32, p. 11-14.
- LYCÉE CARNOT (site officiel de l'établissement) : <http://lyc21-carnot.ac-dijon.fr>.
- MACEK Lukáš (2001), *La Section tchèque du lycée Carnot – Česká sekce Carnotova lycea (1920-2000)*, Prague, Maison de Bourgogne.
- MARÈS Antoine (2015), *Edvard Beneš, de la gloire à l'abîme – Un drame entre Hitler et Staline*, Paris, Perrin.

MUSÉE FRANCO-TCHÉCOSLOVAQUE (site officiel de l'établissement) :
<http://www.tourisme-vosgescotesudouest.fr/musee-franco-tchecoslovaque.html?langue=fr>.

POSPIŠIL Milan, OTTLOVÁ Marta (éds, 1994), *Dvořák:1841-1991 (Report of the International Musicological Congress, Dobříš, 17th-20th September 1991)*, Praha, Ústav pro hudební vědu Akademie věd České republiky.

LETTRE À PETR KYLOUŠEK

Antoine MARÈS

Professeur émérite à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
et membre de l'UMR-8138-SIRICE

Cher Petr,

Dans cet hommage qui t'est rendu, après mûre réflexion, j'ai pris le parti de ne pas me conformer à l'usage d'une communication scientifique. J'aurais pu traiter de la fortune de Napoléon en Pays tchèques (d'Austerlitz à Slavkov), de l'éclat et des mésaventures de l'Institut Ernest Denis de Prague, de la disparition de l'influence culturelle française en Tchécoslovaquie entre 1948 et 1965, des réseaux trotskistes d'entraide pendant la normalisation ou de la surveillance des Français par la StB pendant cette même période, etc. Pourtant, en lien avec nos relations qui remontent à plus de trente ans, j'ai préféré te faire part de mon histoire particulière de médiation, témoignage plutôt que réflexion universitaire en bonne et due forme : il permet de suivre les aléas de l'intérêt français pour la Tchécoslovaquie et de l'expérience d'une génération, avec une ironie singulière de l'histoire en ce qui me concerne, une sorte de clin d'œil aux destins européens du XX^e siècle.

Tout a commencé en 1937 quand mon père, issu d'une famille austro-tchèque et orphelin de père, a décidé de quitter Prague et de venir en France sur le conseil de son oncle, commissaire de police bien informé et persuadé que la catastrophe allait s'abattre sur la Tchécoslovaquie. Mon père pensait alors que ce séjour serait bref : francophile et patriote, il était persuadé que l'Allemagne ne résisterait pas à la France. Puis il a connu une véritable odyssée qui l'a mené en 1941 jusqu'en Indochine, où il a été fait prisonnier en mars 1945 dans le camp japonais de représailles de Hoa Binh. Comme ses compagnons d'infortune, il y fut soumis aux pires exactions et ne dut sa survie qu'au largage des bombes atomiques de Hiroshima puis de Nagasaki, les 6 et 9 août. De retour en France, alors qu'il envisageait de rentrer en Tchécoslovaquie, il décida de ne pas y retourner en raison de la prise de pouvoir par les communistes, puis il rencontra ma mère, fille d'un Lorrain et d'une Italienne, qu'il avait connue adolescente lors d'un stage dans la station thermale de Vittel, dans les Vosges. Ainsi quatre de mes grands-parents ont-ils appartenu à quatre nationalités différentes et suis-je le fruit de la « grande histoire » déclinée à travers de multiples « petites histoires » de migrations, liées à la recherche de travail et aux drames historiques du siècle passé.

Paradoxalement, je n'ai eu conscience de tout cela et je ne l'ai appris que tardivement, mes parents ayant souhaité que mon intégration dans la société française soit la plus complète possible. Comme beaucoup de Tchèques partis à l'étranger, mon père – naturalisé français au lendemain de la Seconde Guerre mondiale – avait apparemment abandonné son passé et avait voulu en déléster ses enfants. De mon côté, dans les années 1950, j'admirais sur les grandes mappemondes affichées sur les murs de mes classes primaires les taches de couleur

signifiant une France étendue aux cinq continents, ce qui me remplissait de fierté sans que je réalise ce que la colonisation avait pu représenter de souffrances et de déchirements.

Scolarisé tardivement en raison des déplacements fréquents de mes parents, j'ai eu la chance que ces derniers m'apprennent à lire, écrire et compter avant même que je n'use mes shorts sur les bancs de l'école. C'est dire que mon apprentissage des savoirs a été très directement lié aux émotions les plus fortes, apprendre impliquant des relations affectives avec mes parents. Je n'avais donc aucune idée de ce qu'étaient le pays natal de mon père, sa culture et ses langues. Rien ou presque – il y avait pourtant un ouvrage illustré de Hugues Lapaire sur Prague – dans la petite bibliothèque familiale n'aurait pu m'inviter à les découvrir. C'est en 1968 que le voile fut levé sur mes origines centre-européennes et totalement éclairci dans les années 1980 quand mon père céda à mon exhortation d'écrire ses Mémoires pour ses petits-enfants. Ceci pour dire que ce n'est pas mon histoire familiale qui explique mon orientation, contrairement à ce que beaucoup ont cru. D'ailleurs, j'ai toujours refusé une assignation par le seul nom.

Avec le recul, un choix scolaire me semble avoir été capital dans ma trajectoire, comme pour d'autres spécialistes français du monde tchèque (je pense tout particulièrement à Marie-Élizabeth Ducreux). En classe de quatrième, il fallait choisir une seconde langue vivante. Dans mon établissement, le professeur de russe était très populaire. Parlant le français, le tchèque, l'allemand, l'anglais, le lao et ayant de bonnes notions de cambodgien et de vietnamien, mon père avait lui-même décidé en 1958 d'apprendre le russe avec un émigré et il avait poursuivi son étude en traduisant des nouvelles de Tolstoï que, loin de la famille, il m'envoyait en feuillets. Il me conseilla donc de prendre le russe et je suivis sa recommandation. Cet apprentissage fut encouragé par un enseignant formidable et je me suis passionné pour la littérature russe (j'ai lu *Guerre et Paix* de Tolstoï et les romans de Dostoïevski en livres de poche à partir de treize ans) tout en découvrant progressivement les grands noms de la poésie russe.

J'ai évoqué plus haut 1968. L'adolescent de dix-sept ans que j'étais, en révolte contre le carcan de la société étouffante de la V^e République d'alors, ne resta pas indifférent à la révolte de mai 1968, et je participai avec enthousiasme à cet excitant *happening* parisien, sans me faire toutefois aucune illusion sur sa transmutation politique. Ce fut cependant l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes du Pacte de Varsovie qui provoqua un séisme dans notre famille. D'une part, je vis mon père, bouleversé par cet événement, revenir à ses racines ; d'autre part, ma vision de la culture russe entra en collision avec les réalités géopolitiques européennes, une douloureuse expérience. Ce qui ne m'empêcha pas de m'inscrire à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence en russe tout en suivant les cours de l'Institut d'études politiques. En deuxième année, les étudiants devant prendre une seconde langue slave, je choisis le tchèque plutôt que le polonais, le lecteur en poste, Miroslav Pravda, étant réputé pour sa gentillesse, sa disponibilité et sa pédagogie. Une autre circonstance doit être également évoquée : sans nouvelles de sa famille éclatée depuis 1937, mon père décida de passer quelques jours à Prague en août 1969 et il me demanda de l'accompagner. Cette expérience a beaucoup compté pour moi, même si elle n'a pas été décisive, parce que je ne m'orientais pas alors vers une

carrière de slaviste : je me situais bien plus dans une perspective d'accumulation de savoirs que dans un projet professionnel, et cette situation dura un certain temps.

L'année suivante, je vécus au cours d'été de l'Université Charles ma première expérience « internationale », un moment également important, où mes efforts pour discuter avec mes homologues russes furent entravés par la surveillance sévère dont ils étaient l'objet. En revanche, j'eus des contacts chaleureux avec des Allemands de l'Est, des Bulgares et des Ukrainiens, sans parler des Occidentaux. Reflet de la Guerre froide reproduite par les organisateurs de l'Université Charles, la division entre étudiants de l'Est et de l'Ouest me parut alors d'une totale absurdité. Je n'ai jamais oublié non plus un épisode survenu à mon arrivée à la cité universitaire où se trouvait mon logement : ayant compris que j'étais français, une femme de ménage d'une cinquantaine d'années qui terminait de nettoyer ma chambre, avait pointé un droit vengeur vers moi en disant « Mnichov ». N'ayant évidemment rien à voir avec ces événements historiques, j'étais réduit à cette « trahison » : par la suite, je me suis souvent tourné vers les années 1930 pour mieux les comprendre et le premier colloque international que j'ai organisé, en 1978, concernait « Munich ». Une fois mes diplômes obtenus à la Faculté des lettres et à l'IEP, je décidai de partir un an à l'étranger pour préparer mon mémoire de maîtrise. Mes hésitations entre Leningrad et Prague furent levées quand un ami intime revint d'URSS avec un début de scorbut : méridional, il n'avait pas supporté le régime alimentaire sans crudités qui était la norme en Russie. Je partis donc à Prague.

Ce séjour de plus de huit mois auquel sont liés des souvenirs très forts a finalement décidé de mon orientation. Quand je suis arrivé en Tchécoslovaquie, ma connaissance du russe était très supérieure à celle du tchèque et le déchiffrement des *Povídky z jedné kapsy* de Karel Čapek ou les leçons sur les « paneláky » qui faisaient la fierté du régime étaient bien insuffisants pour faire face à la vie pratique. Il me fallut progresser rapidement dans ma connaissance du tchèque pour communiquer plus aisément avec mon entourage et pour lire les sources liées à mon travail.

Parmi les éléments qui m'ont marqué à cette époque, certains peuvent paraître superficiels, d'autres moins. J'avais été frappé, dès 1969, par l'absence de publicité dans le paysage urbain où, en dehors des slogans politiques (« Pour l'éternité avec l'Union soviétique ») et des échafaudages laissés comme en friche, le regard n'était pas arrêté par les appels à la consommation et pouvait pleinement jouir des monuments qui font de Prague un conservatoire de l'architecture européenne. Cette ville grise qui sentait le charbon et qui émergeait en hiver de la brume polluée m'avait saisi dans ses griffes, comme le disait Kafka. À vingt ans, je découvris un autre monde, celui de la pénurie, de la surveillance policière, de la suspicion généralisée et de la solidarité entre « humiliés ». J'eus alors la chance de côtoyer à la fois des ouvriers, des universitaires en fonction et des « dissidents », c'est-à-dire des hommes ou des femmes qui n'hésitaient pas à dire publiquement leur désaccord avec le régime, tout comme des personnes qui appartenaient à la « zone grise », théorisée plus tard par Jiřina Šiklová. De cette expérience multiforme, je gagnai des amis pour la vie, une empathie définitive avec les nombreuses facettes de la culture tchèque, qu'il s'agisse de musique, de peinture ou de littérature, et un capital de connaissances pratiques sur l'univers dit « socialiste ». Cela m'a immunisé contre toute illusion idéologique, même si j'ai toujours refusé de céder

à un anticommunisme primaire. Mes convictions étaient d'autant plus fermes qu'elles étaient fondées sur des réalités concrètes et non sur des spéculations intellectuelles : entre la révolte de Camus et l'engagement de Sartre, j'ai toujours penché vers le premier, héritage peut-être de mes séjours en Afrique du Nord lors de mon enfance.

À mon retour en France, mes choix étaient faits : je ne serais pas un spécialiste de la Russie et je me spécialiserais sur la Tchécoslovaquie en préparant une thèse. Ainsi montai-je à Paris pour m'inscrire à la Sorbonne et Jean-Baptiste Duroselle, qui occupait la chaire d'histoire des relations internationales contemporaines, m'orienta vers un nouveau professeur, qui venait d'arriver à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne après avoir quitté la Tchécoslovaquie de Gustáv Husák. Antonín Šnejdár, qui avait dirigé l'ÚMPE, organe de réflexion de la politique étrangère du Printemps de Prague, allait devenir mon directeur de thèse : je dois beaucoup à cette personnalité dont le profil n'était pas universitaire, mais qui m'a fait bénéficier de ses connaissances très larges et de sa grande bienveillance. Il avait fait le choix de l'exil en 1969 et refusa tout retour à Prague malgré les sollicitations et les pressions dont il fut l'objet.

Titulaire d'un doctorat de troisième cycle en 1975, je décidai de poursuivre avec une inscription en thèse d'État sur les relations franco-tchécoslovaques de l'entre-deux-guerres. Après avoir été très libéralement fournis à la fin des années 1960 et au tout début des années 1970, les postes dans la recherche et à l'Université étaient cependant devenus rares et l'Europe centrale intéressait beaucoup moins. Je dus donc attendre un certain temps avant d'être titulaire dans l'enseignement supérieur tout en enseignant dans de nombreuses structures et en ayant des activités annexes multiples et enrichissantes.

Par ailleurs, le durcissement du régime tchécoslovaque interdisait l'accès des Occidentaux aux archives contemporaines et les autorités diplomatiques françaises, transies de peur face à la normalisation, ne soutenaient pas les demandes des jeunes chercheurs français qui leur demandaient leur aide. En 1974, confronté à l'impossibilité d'accéder aux entrées Masaryk et Beneš (il n'y avait dans les fichiers qu'un certain Eduard Beneš, auteur de manuels d'allemand !) à la Bibliothèque universitaire, je pris la décision de faire un *sitting* devant les bureaux des responsables qui, décontenancés par mon comportement, jetèrent deux tiroirs de fiches sur la table basse devant laquelle j'étais resté obstinément assis pendant plus d'une heure en réclamant mon « dû ». Ainsi en allait-il au cours de cette sombre époque ! Trois années plus tard, revenu au cours d'été pour compléter mes recherches, la situation avait empiré. Je fus à nouveau aux prises avec des comportements que je réprouvais : pressions sur les étudiants pour qu'ils signent des pétitions politiques, censure de la télévision quand je pris la parole pour évoquer le séjour d'Ernest Denis en ces mêmes lieux en 1920, surveillance policière grossière. Je pris alors la décision de ne plus revenir en Tchécoslovaquie.

Mes recherches étant largement bloquées par cette absence d'accès aux archives tchèques, je développai mes enseignements d'histoire tchèque et d'histoire de l'Europe centrale, à l'Inalco et ailleurs, et, grâce au soutien de René Girault et de Jean-Baptiste Duroselle, je m'orientai plus nettement vers les relations internationales et les affaires européennes, comme secrétaire général de l'Institut

d'histoire des relations internationales contemporaines (IHRIC) et comme secrétaire scientifique du Groupe des historiens européens, dont la création avait été suscitée par la DG X de la Commission européenne. Je patientais en exerçant aussi à l'Institut de France les fonctions d'adjoint au directeur des services administratifs, puis de conseiller des chanceliers.

C'est en 1988 que je fus élu sur le poste d'histoire de l'Europe centrale à l'Institut national des langues et civilisations orientales où j'avais commencé à enseigner en 1977. À la demande de mes amis tchèques, proches de la dissidence ou appartenant à la zone grise, tous empêchés de séjour à l'étranger, j'étais entre-temps revenu à Prague pour de très brefs séjours touristiques ou de recherche en bibliothèque, jusqu'à ce que je me rende compte que des chercheurs tchécoslovaques fréquentaient les archives du Quai d'Orsay. Au nom de la réciprocité, je protestai donc auprès du conseiller culturel tchécoslovaque à Paris et, je l'ai constaté après 1990 dans les archives de la StB, tout un processus se mit en branle : le ministère des Affaires étrangères se tourna vers celui de l'Intérieur, qui lui-même mandata les services secrets compétents pour enquêter sur ma personne : toutes les informations qu'ils possédaient étaient erronées, mon dossier des années 1970 ayant été vraisemblablement détruit au début des années 1980 en raison de mon absence de Prague. Je vis alors apparaître une charmante jeune femme dans mes cours à l'Inalco... Les informations très parcellaires qu'elle put rassembler – du fait de ma méfiance à son égard – ne m'empêchèrent pas d'obtenir l'autorisation demandée : en bref, avait-elle conclu, je ne « m'intéressais qu'à l'histoire ». Je fis donc un saut à Prague en été 1986 pour consulter les documents convoités. Malheureusement, ils ne me furent communiqués qu'au compte-gouttes et sans inventaires : autant dire que ma recherche fut rapide alors qu'il m'était conseillé de travailler sur les dossiers de presse... que j'avais déjà vus. Mais la chance me sourit : à la suite de travaux de réfection de ses toits, infestés de micros, par des « spécialistes », l'Ambassade de France avait retrouvé dans les combles les archives du poste diplomatique qui y avaient été cachées en mars 1939 et sur lesquelles les Allemands n'avaient pas mis la main. Une aubaine d'autant plus appréciable que les fonds tchécoslovaques du Quai avaient été partiellement détruits en mai 1940 quand les troupes hitlériennes s'étaient approchées de Paris. Je pus donc consulter ces documents avant leur rapatriement en France et avancer mes travaux sur l'entre-deux-guerres. Cela me permit de nourrir ma thèse d'État qui se transforma dans les années 1990 en habilitation à diriger les recherches (HDR).

Désormais, je pus déployer largement mes activités universitaires de recherche et d'enseignement, une de mes préoccupations principales étant de donner une plus grande place à l'Europe centrale/médiane dans l'enseignement supérieur. Dès que j'obtins un poste pérenne dans l'enseignement supérieur, je privilégiâi l'action collective sur la recherche individuelle, successivement comme directeur du Centre d'étude de l'Europe médiane et du département Europe centrale et orientale à l'Inalco, comme consultant au secrétariat d'État à la recherche, comme directeur du Centre français en sciences sociales (CEFRES) de Prague, comme président de l'Institut d'études slaves de Paris, comme titulaire de la chaire d'histoire de l'Europe centrale à Paris 1 Panthéon-Sorbonne et comme co-fondateur du GDR Connaissance de l'Europe médiane au sein du CNRS.

Les circonstances devinrent soudainement favorables : un an après mon élection aux Langues'O intervint la libération des déplacements entre la France et l'Europe médiane. La chute des régimes communistes fut une surprise et une formidable opportunité pour développer les études sur l'Europe centrale. Il n'était plus question de jouer la carte de relations officielles avec les régimes en place, qui, à mes yeux, avaient corrompu les relations scientifiques. Par ailleurs, j'avais été frappé en analysant l'historiographie et en fréquentant mes collègues par leur reprise des clichés nationaux dans leurs rapports aux aires dont ils n'étaient pas toujours des spécialistes sérieux et j'étais résolu à adopter un double point de vue : empathie compréhensive pour chacun des espaces concernés et distanciation. Comprendre plus que juger sommairement. Privilégier la complexité plutôt que jeter des anathèmes.

Alors que l'Europe centrale était marginalisée et restait noyée dans le magma de l'Europe de l'Est malgré sa redécouverte des années 1980 comme foyer de la modernité du XX^e siècle « kidnappé » par l'URSS (Milan Kundera), les événements de 1989 ont donc constitué un levier idéal pour sensibiliser le milieu scientifique à la réalité de cette région : le bouleversement politique, la libéralisation des échanges, la perspective de l'adhésion à l'Union européenne et la mise en exergue de la spécificité de ces pays ont contribué à raviver la curiosité. Même si l'effet de mode n'est jamais durable en France, la prise de conscience d'une certaine sororité culturelle européenne est passée dans le public français et ce qui paraissait jusque-là étranger s'est acclimaté : qu'il s'agisse, du côté « tchécoslovaque », des arts plastiques avec Kupka, Šíma, Toyen, Kolář, de la musique avec Janáček et Martinů, de la littérature avec Čapek, Hrabal, Škvorecký ou Kundera, etc. Mais nous pourrions en dire tout autant de la culture polonaise ou hongroise, avec leurs prix Nobel de littérature, leurs artistes, leurs photographes, leurs affichistes. Cette perméabilité culturelle s'est ajoutée aux nouvelles perceptions politiques et internationales pour les renforcer et les étayer.

C'est dans ce contexte que la notion d'Europe médiane s'est cristallisée en France pour des raisons d'opportunité et d'analyse historique. Au sein du Centre de civilisation de l'Europe centrale et du Sud-Est (CECECESE) de l'Inalco, devenu Centre d'étude de l'Europe médiane (CEEM), nous cherchions alors à résoudre deux problèmes, l'un pratique, l'autre sémantique et conceptuel : premièrement, assurer la cohérence du champ que représentait le département Europe centrale et orientale (qui correspondait à une aire située entre l'Allemagne et la Russie d'une part, les mers baltique, adriatique et noire de l'autre) en évitant des approches strictement nationales et étatiques ; deuxièmement, sortir des apories résultant de désignations multiples et floues qui encombraient la littérature historique consacrée à cette région. En effet, l'Europe centrale, l'Europe du Centre-Est, l'Europe de l'Est, les PECO (pays d'Europe centrale et orientale), l'Europe danubienne, l'Europe du Sud-Est, l'Europe intermédiaire, l'Europe balkanique, etc. se chevauchaient allègrement, se contredisaient et correspondaient à des usages valorisants ou dévalorisants. L'adoption du concept d'Europe médiane correspondait aux frontières du *Geisteswissenschaftliche Zentrum Geschichte und Kultur Ostmitteleuropas* (GWzo) de Leipzig ou de l'*East Central European Center* défini à Columbia University et permettait de s'abstraire de connotations historiques

marquées. Une fois le terme adopté – dont il faut noter la spécificité francophone, car il n’a rien à voir avec son équivalent allemand –, il apparut évident que ce vaste espace devait être divisé au moins en trois parties, en fonction de leurs expériences historiques et géopolitiques : une zone baltique, une zone centre-européenne et une zone balkanique (ou du sud-est européen), voire une zone orientale avec l’Ukraine et la Moldavie. Chacune de ces zones se caractérisant par les influences et les menaces subies ; pour l’Europe baltique : suédoise, germanique et russo-soviétique ; pour l’Europe centrale : habsbourgeoise et périphériquement allemande et russo-soviétique ; pour l’Europe du sud-est : ottomane, puis aussi allemande et russo-soviétique. Nous tombâmes d’accord pour considérer que la notion de frontières était moins opérationnelle pour penser la région que celle de flux et d’échanges, d’autant qu’une étude des transferts intra-européens montre à quel point les phénomènes de circulation et de diffusion des productions, des modèles ont fonctionné par capillarité, souvent de proche en proche, qu’il s’agisse de la modernisation économique, des idéologies, du cheminement des concepts ou de la consommation.

Une fois constaté que ni la géographie, ni les frontières étatiques – car nous sommes dans la région en présence de nombreuses frontières « fantômes », notamment en Pologne ou en Roumanie – ne permettaient de fixer de manière pérenne les limites de cet ensemble et de ces sous-ensembles, il fallait lui trouver des traits communs et des spécificités.

De fait, ils se partagent entre des éléments négatifs et positifs, mais fluctuants : pour les premiers, une absence de culture maritime forte dans les cultures nationales de la région (sauf pour une partie des Croates et les Grecs, si l’on inclut ces derniers, qui peuvent être rattachés plus nettement à l’espace méditerranéen) ; une absence d’expansion coloniale et de projection vers les mondes extra-européens (à l’exception des mouvements migratoires ultramarins qui commencent dès le XVII^e siècle) ; une absence de stabilité géopolitique, avec des phénomènes de discontinuité étatique et de déplacement à répétition des frontières. En revanche, l’hétérogénéité ethnique, religieuse et linguistique constitue un trait dominant : il en découle la nécessité de la coexistence qui prend soit la forme du compromis et de la polyglossie, soit celle de l’affrontement et de la guerre civile ou de l’exclusion. Nous pouvons constater que cette diversité a été un obstacle à la mise sur pied d’États-nations jusqu’à la fin de la Seconde Guerre mondiale, moment où elle a été considérablement réduite, avant de pratiquement disparaître (sauf dans l’espace yougoslave). Il faut souligner que cette instabilité a toujours eu pour corollaire un sentiment de fragilité et d’insécurité renforcé par son instrumentalisation durable et répétée par le politique, à tel point que ce sentiment est devenu partie intégrante des autoreprésentations et des auto-situations : on ne peut sous-estimer la peur dans les émotions qui bouleversent les opinions publiques, et par conséquent les gouvernent et les construisent. Le sentiment d’isolement de certains, en particulier des Polonais et des Hongrois – comme l’illustrent les paroles des deux hymnes nationaux hongrois – est significatif à cet égard. *A contrario*, la revendication de centralité revendiquée de la Bavière à la Lituanie, qui est souvent un élément d’autopromotion, voire d’autojustification nationale, et dont le cadre élargi s’explique par le fait d’englober telle ou telle région éloignée d’Europe (l’Islande,

l'Oural, etc.), revêt des aspects très divers : géographique, géopolitique, culturel (le cœur de l'Europe que constitue la Bohême, le cœur de la slavité en Slovaquie, le cœur politico-culturel que représente Vienne, etc.).

Ces éléments « en creux » sont fondamentaux pour comprendre les spécificités de l'Europe médiane, qui tiennent essentiellement à l'atomisation, à la fragilité et à la centralité de la région depuis la période moderne. Mais ils furent accompagnés par des aspects plus constructifs.

- Quand la construction européenne était au programme de l'agrégation d'histoire, j'avais été mobilisé à la Sorbonne pour un cycle de conférences sur le rôle des Centre-Européens dans l'idée de fédération et de confédération européenne. À partir des années 1920 et des idées de *Paneuropa* de Coudenhove-Kalergi ou de la Petite Entente, un grand nombre de réflexions et de réalisations de cette nature s'est développé chez les Polonais, les Tchèques, les Slovaques, les Hongrois. Et dans l'Europe du Sud-Est, les propositions de Tito et de Dimitrov allèrent en ce sens à partir de 1945. Le quadrilatère de Visegrád – dont la dimension politique reste faible – est le dernier avatar de ces tentatives. La succession d'initiatives du même type qui ont suivi la chute de l'Autriche-Hongrie est significative d'un *genius loci* propre à la région.

- Une deuxième notion est beaucoup plus circonscrite dans le temps et dans l'espace : le rôle de pont, de passerelle entre l'Est et l'Ouest, entre le monde slave et le monde occidental, que les Tchèques ont pensé un temps pouvoir jouer. L'idée a commencé à se déployer dans l'entre-deux-guerres, encouragée par la pensée de T. G. Masaryk (*Rusko a Evropa*), dont Louis Eisenmann s'est fait l'interprète en France. Elle était bridée par la réalité soviétique, mais elle est revenue au premier plan à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, théorisée par Edvard Beneš, son collaborateur Hubert Ripka ou le théologien protestant Josef Lukl Hromádka. Dans une Europe réconciliée, elle aurait pu avoir un certain succès. Dans le cadre de la Guerre froide, elle fut exclue. Jan Masaryk déclara : « Quand une guerre éclate, ce sont les ponts qu'on fait sauter en premier ». Reprenant les idées du cercle de leurs compatriotes exilés en France (*Kultura*), les Polonais prirent le relais de cette tradition de médiation au sein de l'Union européenne, du moins pour ce qu'on pourrait appeler leur « étranger proche », à leurs frontières orientales. Dans le climat actuel, la mission que s'est assignée la Pologne est différente, même si l'intérêt pour ses voisins orientaux reste ancré dans une histoire longue et les trajectoires de nombreuses figures de la culture.

- La troisième notion correspondait à l'apparent oxymore qu'est le communisme national, c'est-à-dire le nationalisme au service du communisme. Qui dit communisme devrait signifier internationalisme. Mais à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, des considérations tactiques amenèrent les partis communistes d'Europe médiane à pratiquer la surenchère nationale pour tenter de se légitimer auprès d'opinions très rétives à leur emprise (le cas tchèque faisant exception). Cette surenchère

se traduisit notamment dans les processus d'épurations nationales, particulièrement pour l'expulsion des Allemands, mais aussi des Ukrainiens ou des Hongrois, dans chacun des États concernés. Puis, dans le cadre de la prise en mains totale par Staline, ce discours national redevint hérétique et fut momentanément chassé du paysage. Il était pourtant indispensable au maintien des élites en place qui comprirent parfaitement quel usage elles pouvaient en faire : l'exemple roumain a été très significatif à cet égard. Même en RDA, les exemples d'autolégitimation par un « pseudo-patriotisme » furent légion. D'une certaine façon, la revendication d'un communisme national a ouvert la voie aux expériences spécifiques du tiers monde (le cas chinois entre autres) et à l'éclatement à terme du mouvement communiste (l'eurocommunisme). Une lecture de la période communiste sous cet angle nationaliste très souvent négligé permet de mieux comprendre les continuités des représentations et des comportements collectifs dans l'histoire contemporaine de l'Europe médiane. Dans le même ordre d'idées, il faudrait prendre en considération les avatars de la « solidarité slave », qui a plus ou moins fonctionné selon les espaces nationaux.

- Mentionnons enfin la « troisième voie » : elle était déjà sous-jacente dans la recomposition de la société tchécoslovaque de l'immédiat après-guerre, mais elle est réapparue de manière cahoteuse avec l'expérience du Printemps de Prague, puis sous une forme théorisée plus structurée avec les travaux de l'économiste Ota Šik. Cette idée de troisième voie était issue des constats d'insuffisance des systèmes dominants, soviétique et capitaliste. Ici encore, l'idée d'une voie tierce corrigeant les excès des deux systèmes n'a pas eu un écho considérable et il vaudrait la peine d'en analyser les causes. L'effondrement du bloc soviétique survenu à la charnière des années 1980-1990 a un moment laissé croire, faussement, à certains au triomphe soi-disant « bienfaisant » du « libéralisme » américain. Trente ans après ces événements, il convient de s'interroger si cette notion de troisième voie est une impasse utopique ou si, au contraire, elle peut incarner un avenir moins sombre que celui que l'évolution actuelle, tant sociale qu'économique et environnementale, laisse prévoir.

La notion d'Europe médiane a essaimé (Centre d'étude de l'Europe médiane, UMR EurOrbem, titres d'ouvrages collectifs publiés par l'Institut d'études slaves...) au sein de l'Université française et s'est traduite en 2013 par la création au CNRS du Groupement de recherche « Connaissance de l'Europe médiane ». En plus des raisons évoquées plus haut s'ajoutait la nécessité de braquer les projecteurs sur une région qui restait un angle mort de la vision française : avec ce concept, la volonté d'accrocher l'attention était évidente, même s'il provoquait une certaine déstabilisation. Il est d'autant plus nécessaire que le concept concurrent et stigmatisant d'Europe de l'Est est revenu au premier plan alors que l'image des héritiers occidentaux de l'Empire soviétique s'est sérieusement dégradée. En France, la tendance est de plus en plus forte à essentialiser les populismes d'Europe centrale (notamment hongrois et polonais) en oubliant qu'il s'agit d'un phénomène

non seulement européen, mais mondial. De ce point de vue, l'Europe centrale et l'Europe médiane pourraient être considérées comme un laboratoire de l'Europe, voire un sismographe qu'il faudrait prendre en compte plus sérieusement.

Tous mes efforts pédagogiques, scientifiques et organisationnels sont allés dans le sens d'une meilleure connaissance de cette région relativement méconnue. Faire en sorte que se coagulent les intérêts individuels en dynamique collective n'est pas affaire facile, la logique du système français privilégiant à l'Université et plus encore au CNRS le repliement disciplinaire au détriment des approches pluridisciplinaires.

Si j'ai voulu rappeler cet épisode plus universitaire pour clore ce parcours, c'est qu'il me semble important d'un point de vue scientifique, européen et personnel. Scientifique parce que la réflexion sur les concepts est fondamentale pour penser le monde qui nous entoure ; européen parce que penser l'Europe médiane, c'est refuser les barrières que certains veulent reconstruire autour de l'Hexagone alors que nous savons que la France, tout particulièrement, n'est la France que parce qu'elle a été enrichie depuis le XIX^e siècle par tous ceux qu'elle a accueillis ; personnel enfin parce que j'ai consacré du temps et de l'énergie à « construire » des structures qui contribueraient à une meilleure intercompréhension entre la France et l'Europe médiane, la médiation ayant été au cœur de ma vie professionnelle et, souvent aussi, individuelle.

Ma trajectoire a finalement été paradoxale. Comme de très nombreux Centre-Européens dont la vie a été chamboulée par l'histoire du XX^e siècle, mon père a dû quitter durablement son pays pour ne le retrouver que tardivement et fugitivement. Il a tout fait pour que ses enfants soient intégrés au mieux dans la société française en occultant ses origines et il a été rattrapé à Marseille par l'histoire dramatique du bloc soviétique. Si j'avais suivi ses recommandations, je serais devenu ingénieur ou spécialiste de la Russie (plutôt du XIX^e siècle). Plus que de la Providence ou du hasard, ma « carrière » a dépendu des carrefours successifs que j'ai traversés et des chemins alors empruntés : chronologiquement, l'étude du russe au lycée, un séjour à Prague plutôt qu'à Leningrad, la proposition de mon professeur de tchèque Yves Millet de commencer à enseigner à l'Inalco, la volonté du président de cet établissement de développer le domaine de la civilisation face à la linguistique et la littérature, la rencontre de Jean-Baptiste Duroselle et de René Girault dans les années 1970, le choix ultime de mes collègues de la Sorbonne en 2003 ont été autant de facteurs extérieurs à ma volonté. La seule chose qui m'ait appartenu en propre a été mon obstination à vouloir contribuer à partir de 1972 à une meilleure connaissance en France de l'Europe centrale et médiane – et plus particulièrement de l'espace tchéco-slovaque – et à jouer un rôle modeste de médiateur par mes enseignements et ma production scientifique.

Voici, cher Petr, ce que je voulais te dire d'un des aspects de la médiation franco-tchèque et franco-centre européenne que j'ai incarnée – il y en a bien d'autres tant le champ bilatéral est vaste et, comme tu le sais, j'y travaille actuellement – en te redisant toute mon admiration pour tout ce que tu as fait à Paris, à Brno et à Prague pour la francophonie et pour la collaboration universitaire entre le monde tchèque et le monde francophone.

TABULA CONGRATULATORIA



Gallica, association des enseignants universitaires de français en République tchèque

Département des langues romanes, Faculté des lettres de l'Université de Bohême de l'Ouest à Plzeň

Département des langues romanes, Faculté des lettres de l'Université d'Ostrava

Institut de langues romanes, Faculté des lettres de l'université de Bohême du Sud à České Budějovice

Département de langue et littérature françaises, Faculté de pédagogie de l'Université Hradec Králové

Département de langue et littérature françaises, Faculté de pédagogie de l'Université Charles de Prague

Institut d'études romanes, Faculté des lettres de l'Université Charles de Prague

Institut de traductologie, Faculté des lettres de l'Université Charles de Prague

Département de langue et littérature françaises, Faculté de pédagogie de l'Université Masaryk de Brno

Institut de langues et littératures romanes, Faculté des lettres de l'Université Masaryk de Brno

Département des langues romanes, Faculté des Lettres, Université Palacký – Olomouc

Département des langues romanes, Faculté des relations internationales, Université d'Économie de Prague

